

# Les sans pays

## Langue, écriture, exil

ANGÈLE BASSOLÉ

*The author redefines the diaspora in terms of gender and shares her experiences of the diaspora beginning with*

*taquinaient à chacun de mes départs à Abidjan pendant les vacances scolaires en ces termes: « En revenant,*

*j'étais Ivoirienne ou Burkinabè, car j'étais née là, j'avais grandi là, c'était mon univers, mon environnement, mon pays, je n'en connaissais pas d'autre. Je suis, que je le veuille ou non, un produit culturel de ces deux pays, qui, dans un temps pas très lointain, était un seul et même pays. Je ne peux renier le double héritage culturel dont je suis issue même si en fait de connaissance de terrain, j'ai mieux connu un pays que l'autre. Cette obsession des autres à vous définir coûte que coûte une appartenance identitaire, à vous obliger à choisir entre deux territoires comme si vous aviez eu le choix de naître ailleurs, m'a fait prendre conscience que je ne pourrai jamais échapper à cette question des origines et tout naturellement, quand j'ai commencé à écrire, cette question s'est inscrite au coeur de mon écriture.*

---

**L'identité que les autres définissent pour vous finit par vous forcer à réfléchir sur ce que vous êtes, à conceptualiser votre sentiment d'appartenance à une entité territoriale donnée.**

---

*her exile in her own country and then as a Canadian citizen, a writer, and an African poet.*

La diaspora en ce qui me concerne ne se définit pas par rapport à un territoire dit de souche et un autre d'immigration car j'étais déjà considérée comme une « diaspo », (diminutif à connotation péjorative de diaspora selon le terme désormais consacré au Burkina Faso) en terre africaine avant même d'immigrer au Canada.

Née à Abidjan en Côte d'Ivoire de parents burkinabè immigrés, j'ai passé toute mon enfance, mon adolescence et le début de mon âge adulte dans ce pays que j'ai toujours cru mien. À 19 ans, je découvre le pays de mes parents, le Burkina Faso. Je suis inscrite à la Faculté des Lettres de l'Université de Ouagadougou et j'apprends à m'intégrer dans ce pays supposé mien. Mais c'est comme si j'étais une immigrée dans mon propre pays car mes camarades de classe ne me considéraient guère comme une authentique Burkinabè. Ils préféreraient plutôt se référer à moi sous le vocable de l'Ivoirienne à cause de mon accent ivoirien et du fait de ma naissance hors du territoire burkinabè. Mes professeurs me

tu n'oublies pas de laisser ton accent à la frontière. » Des commerçants exigeaient de voir ma carte d'identité avant de pouvoir croire que j'étais Burkinabè.

Étrange sentiment de se retrouver dans une situation où je dois me battre pour prouver que je suis aussi de là et non d'ailleurs. Étrange sentiment de me sentir étrangère dans mon supposé propre pays! Malgré tous mes efforts d'intégration je n'ai jamais vraiment été perçue comme une citoyenne burkinabè à part entière par mes condisciples de faculté ni par mon entourage même si juridiquement, je suis aussi Burkinabè qu'eux. Mes efforts d'intégration furent donc vains, car, pour tous, je restais et demeurais celle venue d'ailleurs, l'étrangère.

### **La question de l'identité dans mon écriture**

L'identité que les autres vous collent ou définissent pour vous finit par vous forcer à réfléchir sur ce que vous êtes, à conceptualiser votre sentiment d'appartenance à une entité territoriale donnée. Or, j'ai grandi sans réellement me poser la question des origines, sans chercher à savoir si

La question de savoir d'où je viens me taraude toujours car c'est la question favorite de ceux et celles qui m'abordent qu'ils soient Africains, Canadiens, Européens ou autres. Et je ne sais jamais quoi y répondre exactement car je me suis rendu compte que ma réponse à cette banale question: « D'où viens-tu? » « De quel pays es-tu? », devenait politique quelle que soit ma réponse. Ce qui fait que ma réponse à cette fameuse question ne peut jamais être spontanée et me demande toujours réflexion.

D'où je viens? De quel pays suis-je? Qui suis-je en réalité? Quelle est la couleur de mon identité? Telles sont les questions autour desquelles s'articule mon écriture. Mais cette quête identitaire à travers l'écriture et particulièrement l'écriture poétique n'est pas seulement individuelle mais s'inscrit au coeur d'une socialité en

# et identité diasporique!

quête d'elle-même. Ma quête identitaire est avant tout sociale et concerne l'Afrique, le sort des femmes partout dans le monde, celui des enfants, le devenir du berceau de l'humanité qui tend à devenir plutôt le cercueil de l'humanité. La question des libertés individuelles et collectives, le manque de liberté d'expression, les dictatures font corps avec mon questionnement identitaire. Qui je suis se rapporte donc forcément à ce que vivent les autres autour de moi, à leurs quêtes, à leurs rêves, à leurs souffrances.

## Mon expérience de l'exil

Tout comme dans ma perception de la diaspora, ma définition de l'exil ne s'appréhende pas par rapport à un territoire dit d'origine, à l'éloignement vis-à-vis de la terre natale. En somme, mon expérience de l'exil n'est pas géographique et d'avoir eu à m'affirmer pour me faire accepter dans un pays censé être le mien a sans doute contribué à cultiver en moi cet éloignement vis-à-vis des délimitations d'un territoire, des barrières naturelles ou artificielles séparant un pays d'un autre. Je ne me sens pas du tout liée aux frontières. Mon vécu et ma définition de l'exil ne se perçoivent pas dans le drame du sentiment d'exclusion ou de la douleur de ne plus appartenir à un lieu précis et de rêver à une terre promise lointaine et inaccessible qui semblent définir l'exilé mais au contraire dans la multiplicité et la diversité des cultures, des territoires. Je me sens plutôt comme sans pays véritable. Comment donc pourrais-je manquer de ce que je n'ai jamais eu?

L'exil me paraît être inscrit dans



Marie-Denise Douyon, "Zaffra," oil pastel and India Ink, 46" x 32", 1991  
Photo: Paul Simon

mon code génétique dès la fin du Xe siècle et commence par une femme, Yennenga, dans le royaume de Gambaga, dans l'actuel Ghana avec son roi de père, Nédéga. Yennenga, chef d'armée de son père qui refuse qu'elle se marie à cause de ses victoires, finit par être emportée par son cheval, loin de son royaume et de son père.

Perdue dans la forêt, elle fait la rencontre d'un chasseur, Rialé, de qui elle tombe amoureuse et de leur union, naît Ouédraogo, en langue mooré, signifie cheval, en souvenir du cheval qui les avait fait se rencontrer. L'empire Moaga se constitue par la suite grâce à Ouédraogo et à ses frères qui, suite au

surpeuplement dans le royaume de Gambaga, sont allés à la conquête d'autres espaces et ont fondé les royaumes de Ouagadougou, Tenkodogo, Oubritenga. Cet empire, stable jusqu'à la colonisation en 1896 sera décimé par la colonne française Voulet Chanoine, ethnocidé, puis désagrégé entre 1932 et 1947. Les survivants de cette épopée se sont fait un devoir de transmettre leur histoire de génération en génération. Et même si je n'ai pas eu « l'honneur » de naître

définie, claire, précise, balisée. Mon identité se fait mouvante, au gré de mon parcours, d'un territoire à l'autre, d'un pays à l'autre, de l'Afrique à l'Amérique du Nord.

### L'exil et mon écriture

Mon expérience de l'exil m'apparaît être une puissance créatrice, un espace de liberté, de possibilité de rêver à demain, de rêver que demain puisse être un autre jour pour ceux et celles

---

## Mon écriture s'inscrit dans ce pays sans frontières, dans cet espace indéfini où la liberté de dire, d'écrire, d'exister comme artiste, comme écrivaine, comme poète devient possible.

---

sur ces terres, mes parents en exil m'ont, à leur tour, transmis cette histoire, mon histoire. Et je me fais, à mon tour, le devoir de porter cette Mémoire où que je sois. Qu'en est-il de la question de la langue maternelle?

Mes parents m'ont transmis dans leur exil leur langue, le Mooré, bien que la tendance dans le contexte des villes africaines est d'adopter la langue d'usage de l'école et du travail, en l'occurrence, le français en ce qui nous concerne. Je suis reconnaissante à mes parents de m'avoir transmis cet héritage culturel et linguistique même si je suis incapable de maîtriser convenablement le mooré autant que le français. Je ne saurais pas par exemple composer tout un recueil de poésie en mooré, mais je suis fière de pouvoir m'exprimer et de pouvoir lire quelques lignes écrites dans cette langue.

Étrangère en Côte d'Ivoire, Ivoirienne et « diaspo », au Burkina Faso, aujourd'hui, en Côte d'Ivoire comme au Burkina Faso, on m'appelle désormais la Canadienne. Pourtant, je ne me sens pas liée aux frontières ni canadiennes, ni burkinabè, ni ivoiriennes car mon identité n'a pas de territoire, ne s'inscrit pas au cœur d'une entité

dont la vie constitue une survie quotidienne. L'exil en lui-même finit par constituer pour moi un pays en soi. Mon écriture, ma poésie s'inscrivent alors dans ce pays sans frontières, dans cet espace indéfini, immense, où la liberté de dire, d'écrire, d'exister comme artiste, comme écrivaine, comme poète devient possible. Et cet espace du possible d'être tout simplement ce que je suis sans avoir à me définir par rapport à un pays me suffit.

L'Afrique est partout présente dans mon écriture car elle est un haut lieu de mémoires, elle est la Mémoire du monde parce que l'humanité en est sortie. Et si aujourd'hui, cette Afrique semble à la dérive, elle ne devient pas moins présente dans mon écriture, au contraire, son sort fait d'incertitudes, de rêves avortés, de désolation m'obsède et parcourt entièrement ma poésie. Porter son désespoir malgré le poids du fardeau m'est devenu impérieux. Devoir que je voudrais accomplir à la suite des mères et soeurs-courage d'Afrique, ces femmes debout au carrefour des malheurs africains, restées debout face à l'aube blafarde des indépendances manquées et encore debout devant les démocraties actuelles qui tuent. J'ai

toujours en moi l'image de ces femmes qui n'ont pas renoncé, ne renoncent jamais à ce devoir de porteuses d'Afrique qu'elles se sont assigné. Ces porteuses d'Afrique sèment l'espoir et m'inspirent énormément. Leur sens de l'abnégation, leur détermination valent tous les discours sur l'engagement social. Et je voudrais que mes mots portent leur courage, transmettent leur Mémoire vivante en moi. Je voudrais que mes mots qui parcourent les pages blanches soient gorgés de cet espoir de vie qui les habite et les garde debout en dépit de tout. Que mes mots traduisent fidèlement leurs désarrois mais aussi leurs forces. Et si je continue d'écrire, c'est parce que je sais que cette image de leur force me galvanise. Que peuvent les mots? Pour moi, tout. Les mots me permettent de continuer à espérer, de continuer à croire que le soleil brille pour tous, les mots me gardent debout. J'écris demain avec les mots et les mots me gardent vivante!

Et je travaille avec mes mots à faire de partout où je me trouve, un « chez moi ». Je travaille à me sentir chez moi partout où je suis. C'est pourquoi je réponds désormais à la fameuse question des origines par: « Je n'ai pas de pays, le Monde est mon pays. »

Et je rêve à présent de pouvoir dire comme Susan Sontag: « Être enracinée ne m'intéresse pas. Je suis ce que je suis: ouverte au monde. »

*Angèle Bassolé-Ouédraogo, Ph.D., est actuellement chercheuse associée à l'Institut d'études des femmes de l'Université d'Ottawa, critique littéraire et journaliste de formation. Poète, elle est l'auteure de deux recueils, Burkina Blues et Avec tes mots. Avec tes mots a récemment obtenu le Prix Trillium de poésie 2004 et Angèle Bassolé a été nommée « Personnalité de la semaine du 10 mai 2004 » par la télé et la radio de Radio Canada en association avec le journal Le Droit. Un troisième recueil, Sahéliennes devrait paraître bientôt. Elle a fondé les Éditions Malaïka pour promouvoir la littérature africaine et migrante au Canada.*